

# Enjeux poétiques, existentiels et interprétatifs d'une parole apatride

*Gabrièle Fois-Kaschel*

*Université de la Réunion (La Réunion)*

---

**Résumé :** L'expérience d'exil, d'éloignement, d'isolement trouve son écho dans une écriture déracinée, apatride, qui cherche à combler les traumatismes de la vie par l'invention d'une langue qui s'écarte expressément des représentations figées. Ainsi libérée de la fonction purement instrumentale de communication, en marge des lieux communs et des discours identitaires, la parole s'avance sur un terrain encore inexploré, rappelant à la mémoire l'intimité et le génie créatif de la langue première. Chez Rose Ausländer et Paul Celan, deux poètes majeurs de langue allemande du 20<sup>e</sup> siècle, victimes des persécutions nazies, exilés l'un en France, l'autre aux États-Unis, la langue de la mère, dépouillée de toute référence à la patrie, se révèle comme réceptacle et lieu matriciel d'où de nouveaux modes de signifier pourront émerger.

**Mots-clés :** langue maternelle; matrice; matricie; mère-patrie; parole apatride; exil; traumatisme; déracinement; extraterritorialité; désémantisation; créativité verbale

**Abstract:** The experience of exile, separation, and isolation is reflected in an uprooted, stateless writing, which seeks to address the traumas of life by inventing a language that differs expressly from standard modes of representation. Thus freed from the purely instrumental function of communication, and eschewing commonplaces and the discourse of identity, speech advances over an unexplored field as it recalls in memory the intimacy and creative genius of the mother tongue. For Rose Ausländer and Paul Celan, two major 20th-century German-language poets – both victims of Nazi persecution, exiled respectively in the U.S.A. and France – the mother tongue, stripped of all reference to the fatherland, becomes a receptacle and matricial location where new modes of signifying can emerge.

**Key words:** mother tongue; matrix; homeland; motherland; stateless speech; exile; trauma; uprooting; extraterritoriality; desemanticising; verbal creativity

L'approche du lieu d'ancrage de la parole apatride se fera par le biais de deux noms composés allemands extraits de l'œuvre poétique de Rose Ausländer et de Paul Celan : *Mutterland*, mère-patrie, et *Stundenmutter*, mère d'accueil. Bien que chaque expression soit assortie d'une signification lexicalisée parfaitement distincte, elle creuse en réalité une béance de sens qui s'articule autour du thème de l'origine et de la matrice, autrement dit autour du rapport entre langue maternelle et pays natal ou patrie. Le croisement de ces deux noms permet à la fois de reconnaître le rôle pivot de *Mutter* (mère) et d'enregistrer son glissement entre la fonction de déterminant d'un côté et la fonction de déterminé de l'autre. Dans l'expression *Stundenmutter*, *Mutter* occupe la même place que *Land* (pays, terre, territoire, sol) dans *Mutterland*, tandis que le nom *Stunden* (heures) apparaît en position de déterminant. La permutation entre des valeurs temporelles et spatiales illustrées par les mots *Stunden* et *Land*, et le recentrage sur le motif de la mère fournissent les premiers éléments dans l'élaboration d'une problématique qui traite de l'exil dans la langue et de la perte du chez-soi.

Cette entrée en matière se propose d'atteindre le point de jonction du travail d'écriture de deux auteurs juifs contemporains de langue allemande rescapés de la *Shoah*, exilés l'une aux États-Unis, l'autre en France, et tous deux animés par un même projet poétique et existentiel : renaître au monde par le langage faute d'avoir eu droit à une existence digne de l'homme. Au-delà de l'effet cathartique, leur recherche d'une langue originelle vise la rupture avec les formules figées d'une logique de destruction. Ils partagent cet objectif avec d'autres écrivains de la génération de la guerre qui, face à l'instrumentalisation et à la perversion de la langue allemande par le régime nazi, rejettent l'emploi de l'allemand comme moyen de communication, et, à plus forte raison, comme matériau de création esthétique. Rappelons-nous,

s'il en est besoin, la fameuse assertion du philosophe Adorno, selon lequel « il est barbare d'écrire un poème après Auschwitz<sup>1</sup> ». Lui et tant d'autres victimes du régime nazi jugent la langue allemande infréquentable et à jamais inhabitable tant qu'elle se prête au travestissement de l'horreur en lieu commun. Il revient alors à la parole unique et singulière du sujet d'investir cette langue défigurée et méconnaissable afin d'en exposer les stigmates de l'aliénation. Quitte à passer pour inaccessible et déconnectée, voire hermétique, la langue acquiert ainsi une matérialité analogue à celle de la réalité des objets sensibles. C'est précisément sous l'angle de leur hermétisme et non pas de leur fécondité poétique que l'on aborde trop souvent les poèmes de Paul Celan et, à un degré moindre, ceux de Rose Ausländer. Leur vécu s'avère la raison de leur travail sur la parole, de même que ce travail de parole décrit leur raison de vie. Il serait réducteur de considérer leur œuvre sous le seul angle autobiographique. L'abandon des repères familiers tant au plan relationnel que linguistique et topographique est un préalable à la médiation entre la dimension de la création et l'expérience subjective. Pourchassés de leur pays natal, stigmatisés par une langue qui leur refuse les moyens d'expression, il ne leur reste comme dernier refuge qu'une parole apatride dont les enjeux poétiques, existentiels et interprétatifs forment un environnement complexe, indivisible et des plus inédits.

L'introduction et l'explicitation de la notion de parole apatride s'appuieront essentiellement sur des exemples révélateurs, non exhaustifs, de déconstruction des mots allemands pour patrie, père, langue maternelle et mère. Leur contenu idéologique, dont la propagande nazie s'est emparée pour orchestrer le génocide juif, appelle une réinitialisation de la langue allemande par le biais d'un démantèlement de ses structures

---

<sup>1</sup> Theodor Adorno, *Gesammelte Schriften in zwanzig Bänden*, Bd. 10a, Frankfurt, Suhrkamp, 1997, p. 30.

symboliques. Face à la *Shoa* – mot hébreu signifiant anéantissement –, la parole poétique s’est avérée éminemment prégnante pour dire la souffrance des victimes et l’espérance des survivants. La gravité des faits exclut la comparaison des procédés de verbalisation et d’écriture mis en œuvre à des prouesses rhétoriques ou à des pratiques jubilatoires. En faisant appel aux ressources créatives du langage en même temps qu’à la maîtrise des techniques poétiques les plus contraignantes, la recherche du mot juste, du mot originel, apte à réengendrer le monde et l’humanité, engage le locuteur témoin dans sa chair comme dans son âme. Des approches sémiotiques, psychanalytiques et linguistiques seront mises à contribution pour percer le sens existentiel de la poésie de Rose Ausländer et de Paul Celan.

À commencer par l’analyse du mot composé allemand *Mutterland* qui relie les termes *Mutter* et *Land* et désigne un pays séparé du territoire qui en dépend. Suivant la perspective du locuteur, ce territoire dépendant peut coïncider avec le pays natal, en allemand *Vaterland*, au sens littéral de terre paternelle. Selon l’acception commune de ces deux mots, Rose Ausländer ne possède ni *Vaterland* ni *Mutterland*, mais il lui reste la langue qui la rattache à la mère, la langue maternelle, *Muttersprache*. Rose Ausländer procède alors à la décomposition de ces trois substantifs en appliquant les procédés de permutation et de contraction entre *Mutter*, *Vater* (père), *Land* et *Sprache* (langue). Dans la combinaison de *Mutter* et *Land*, seuls deux des quatre termes de départ sont conservés aux dépens de *Vater* et de *Sprache*. *Sprache* trouve ensuite, sous forme du complexe nominal appositif *Mutterland Wort* (terre maternelle, terreau de la parole), son écho dans le lexème *Wort* (parole, verbe, mot). La juxtaposition de *Wort* à *Mutterland* établit une équivalence par identification entre les deux termes. Dans le pays de la langue d’origine, la trace du père et de la langue ne subsiste ainsi qu’à travers une reconstitution du matériau verbal

mis en latence. Or, la substitution de *Vater* par *Mutter* et de *Sprache* par *Land* ne se résume pas à un jeu combinatoire entre *Muttersprache* et *Vaterland* mais reflète un processus de désémantisation et de résémantisation. Le substantif *Vater* perd sa valeur de déterminant par rapport au terme de base *Land*; il ne se maintient qu'à travers l'autre terme de la structure binaire qu'il contracte avec *Mutter*. En occupant la place de *Vater*, *Mutter* suscite non seulement une redéfinition du lien avec le terme de *Land*, mais véhicule dans le même temps des connotations issues d'autres mots composés commençant avec *Mutter*, comme *Mutterboden* ou *Muttererde* (terreau, humus), *Mutterleib*, *Mutterschoß* (ventre maternel, matrice), et *Mutterkuchen* (placenta), en plus du mot *Muttersprache* déjà amplement commenté. Au plan sémantique, ces quelques exemples de mots composés lexicalisés, d'usage courant, partagent le sens de matrice, d'origine, de source de vie. La symétrie analogique entre *Vaterland* et *Mutterland* est de ce fait rompue, de même que la référence à un lieu géographique se révèle inopérante. *Vaterland* revêt dès lors un caractère dérivé, idéologique, inapte à désigner le lieu de naissance et de gestation de la vie. Toute référence explicite au nom du père fait défaut. En devenant apatride, en subvertissant le discours territorial et identitaire par des modes inattendus de signifier, la parole recouvre ainsi le génie créatif et vital de la langue matricielle.

Les procédés morphologiques de la formation du complexe nominal *Mutterland Wort* donnent un premier aperçu des caractéristiques et du fonctionnement de la parole apatride dont la description repose nécessairement sur des éléments métaphoriques. L'apparente limpidité de la construction *Mutterland Wort* s'avère, à y regarder de près, troublée par des signifiants polysémiques propres à bouleverser nos schémas de catégorisation. Il ne faudrait pas en déduire un procédé littéraire relevant de la question du genre (ou *gender*), s'appliquant, de manière plus ou moins aléatoire, à l'éradication de la notion de père, de patrie

et, par extension, de toute forme de domination masculine. Du couplage de l'analyse morphosémantique du complexe nominal *Mutterland Wort* avec le vécu de Rose Ausländer, il ressort au contraire qu'il traduit non seulement le rejet de toute idéologie patriotique, nationale et nationaliste mais aussi, de façon plus incisive encore, l'expérience traumatique de la *Shoah*. Le rôle central de cette expression dans la conception poétologique de Rose Ausländer est attesté par sa fréquence. *Mutterland* est aussi le titre d'un poème paradigmatique qu'elle a repris pour réunir soixante poèmes dans un recueil éponyme paru en 1978<sup>2</sup>.

*Mutterland*

Terre maternelle

*Mein Vaterland ist tot  
sie haben es begraben  
im Feuer*

Ma patrie est morte  
ils l'ont enterrée  
dans le feu

*Ich lebe  
in meinem Mutterland  
Wort*

Je vis  
dans ma terre maternelle  
le mot<sup>3</sup>

Ce poème montre l'importance que Rose Ausländer accorde à la construction d'un chez-soi hors de la terre paternelle interdite et hors de la langue maternelle défigurée. Pour résoudre le paradoxe d'une existence qui n'a pas lieu d'être, pas de chez-soi, elle cherche exil dans la parole et abandonne, si le contexte l'impose, l'usage convenu des mots. À travers l'opposition entre patrie et terre maternelle ou matrice, si l'on préfère une traduction par l'équivalent morphologique de patrie, ce poème thématise la polarité irréductible entre vie et mort. Mais, dans la mesure où ce n'est pas le sujet, le « je » qui affronte sa

---

<sup>2</sup> Rose Ausländer, *Mutterland, Gedichte*, éd. par Berndt Mosblech, Köln, Braun Verlag, 1978, 72 p.

<sup>3</sup> Rose Ausländer, *Gedichte*, trad. par G. F.-K. Frankfurt, Fischer 2010 [2001], p. 269.

finalité, mais la troisième personne d'un pluriel anonyme, « ils », qui s'accapare le droit à la vie, il faudra se garder de relativiser cette polarité comme étant le propre de la condition humaine. L'annihilation de la patrie signifie la perte des repères, le déracinement, l'exil, la condamnation à une existence d'apatride, la contrainte de renier ses origines et son identité. Pour se maintenir malgré tout en vie, il n'y a pas d'autre issue que de se réapproprier la parole avec l'idée d'un recommencement, car, comme le rappelle Rose Ausländer dans un autre poème intitulé « La Parole » : « Au commencement était la Parole et la Parole était avec Dieu » pour conclure : « Et la Parole est notre rêve et le rêve est notre vie<sup>4</sup> ». Il convient à cet endroit d'ouvrir une parenthèse pour souligner l'homophonie partielle entre *Traum*, le mot allemand pour rêve, et *traumatisch* qui, contrairement à ce que laissent croire ses traits morphologiques, n'est pas l'adjectif dérivé de *Traum*, mais de *Trauma*, traumatisme. Rose Ausländer y fait explicitement référence dans un texte poétologique publié sous le titre *Alles kann Motiv sein*<sup>5</sup> (Tout peut être motif).

Nous les juifs condamnés à mort, nous ressentions un besoin indicible de consolation. Et tout en attendant la mort, certains d'entre nous habitaient dans les mots des rêves (*in Traumworten*) – notre chez-nous traumatique (*traumatisches Heim*) dans l'absence d'un chez-soi. Écrire était notre vie. Notre survie<sup>6</sup>.

Cette vision existentielle de la poésie rejoint la conception heideggérienne du langage comme « maison de l'Être » et comme abri de l'homme. Si l'on retient les arguments développés par Heidegger dans sa

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> Rose Ausländer, « Alles kann Motiv sein », dans *Hügel aus Äther unwiderruflich. Gedichte und Prosa 1966-1975, Gesammelte Werke in sieben Bänden*, Bd. 3, Frankfurt, Fischer, 1984, p. 284-288.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 286.

« Lettre sur l'Humanisme<sup>7</sup> », seuls les poètes et les philosophes possèdent le don du « parler à l'état pur » et l'accès à une parole de vérité. Indépendamment de Heidegger et de son raisonnement linguistique et poétologique, d'autres voix se sont levées pour dire l'urgence d'un nouvel humanisme après l'effondrement des humanismes classiques. Malgré la compromission de Heidegger avec le nazisme et malgré les rapports plus que problématiques entre Heidegger et Celan, ce dernier aurait pu faire sienne une pensée tirée des *Chemins qui mènent nulle part* pour décrire son propre projet poétologique : « La vérité, éclaircie et réservée de l'étant surgit comme Poème. Laissant advenir la vérité de l'étant comme tel, *tout art est essentiellement Poème* (Dichtung). [...] De ce Poème de l'art advient qu'au beau milieu de l'étant éclot un espace d'ouverture où tout se montre autrement que d'habitude<sup>8</sup> ».

Bien qu'il ne soit question ni de langue maternelle ni de pays natal, l'abondance des métaphores sur le thème du féminin, de la matrice, du vide perçu comme origine du sens ne laisse d'interpeller. L'argument de Heidegger souligne l'écart entre la langue d'usage et le poème, seul capable de nous affranchir du carcan d'une pensée unique et réductrice dont l'idéologie totalitaire du nazisme est un exemple parmi les plus éloquents. Mais, à l'opposé de Heidegger, Rose Ausländer et Paul Celan ne font jamais abstraction de la réalité pour circonscrire la vérité. Leur distance par rapport au discours dominant reflète l'impossibilité de se retrouver dans la langue, de l'habiter et de s'y sentir chez-soi. Comme le décrit Rose Ausländer dans son récit biographique et poétologique, elle et Paul Celan connurent avant tout le chez-nous traumatique de la communauté juive, qui, sur ordre de la SS et des troupes allemandes d'occupation, vivait enfermée depuis 1941 dans

---

<sup>7</sup> Martin Heidegger, *Brief über den Humanismus*, Frankfurt, Vittorio Klostermann, 1951, 47 p.

<sup>8</sup> Martin Heidegger, *Chemins qui ne mènent nulle part*, *op. cit.*, p. 81.

le ghetto de Czernowitz. C'est à cette période, dans des circonstances extrêmement difficiles, que les deux poètes se lièrent d'amitié. Paul Celan s'appelle alors Paul Antschel; plus tard il optera pour l'anagramme de son patronyme. Au lieu de son nom de naissance – Scherzer –, Rose Ausländer choisit, pour sa part, le nom de son premier mari, Ignaz Ausländer, comme si elle avait décidé, depuis une première expérience d'exil économique aux États-Unis entre 1923 et 1931, de construire son identité autour de l'altérité et de la mouvance. *Ausländer* signifie « étranger » (littéralement quelqu'un qui vit hors du pays) et annonce d'emblée une gravité dont le patronyme Scherzer, qui inclut le mot *Scherz*, plaisanterie, est au contraire dépourvu.

L'importance du patronyme et de son travestissement n'apparaîtra cependant que bien plus tard, après l'effondrement du régime nazi, lorsque Rose Ausländer et Paul Celan seront présentés au grand public comme deux poètes majeurs d'expression allemande du 20<sup>e</sup> siècle. Au moment de leur enfermement dans le ghetto, rien ne laisse présager une telle chute que d'aucuns s'empresseront de confondre avec une fin heureuse. Dès leur première rencontre et malgré une différence d'âge de près de 20 ans, Rose Ausländer et Paul Celan se sentaient proches l'un de l'autre, non seulement devant la menace permanente de la déportation dans les camps de la mort, mais aussi par leur combat solitaire et désespéré pour le droit de s'exprimer et d'exister, sinon par leur être physique, du moins par la parole. Confinés dans l'espace réglementé du ghetto dont les souterrains leur avaient servi de cache pour échapper aux rafles, il n'y eut d'autre refuge pour leur âme et leur corps meurtris que la langue inaliénable de la poésie.

Leur affinité a comme autre fondement leur attachement à leur terre natale, la Bucovine avec Czernowitz comme capitale, où tous les deux sont nés : Rose Ausländer en 1901, Paul Celan en 1920. En

réponse à la question de savoir pourquoi elle écrit, Rose Ausländer dépeint dans ses mémoires l'effervescence intellectuelle et artistique de cette ville aux confins de l'ancien empire austro-hongrois où l'allemand avait longtemps eu le statut de langue officielle, et même de langue maternelle pour une importante partie de la population, jusqu'à ce que la Bucovine fût annexée en 1944 par l'Union Soviétique. Rose Ausländer s'explique :

C'est peut-être parce que j'ai vu le jour à Czernowitz, et que le monde est venu à moi à Czernowitz. Ces paysages singuliers. Ces hommes singuliers. Les contes et les mythes flottaient dans l'air, on les respirait. La ville de Czernowitz aux quatre langues était la ville des muses qui hébergeaient tant d'artistes, de poètes, d'amateurs d'art, de littérature et de philosophie<sup>9</sup>.

Cet éloge du pays natal et, dans le même contexte, de la langue allemande comme langue des muses, est à mettre en parallèle avec le discours prononcé en 1958 par Paul Celan à l'occasion de la remise du prix de littérature de la ville de Brême.

Le paysage d'où je – mais par quels détours! mais cela existe-t-il : des détours? –, le paysage d'où je viens vers vous est probablement inconnu de la plupart d'entre vous. C'est le paysage habité par bon nombre de ces contes hassidiques que Martin Buber s'est employé à traduire en allemand et à nous transmettre. C'était, si je puis compléter cette esquisse topographique encore par quelques autres éléments, ce qui, de très loin, se présente maintenant devant mes yeux, – c'était une contrée où vivaient des hommes et des livres [...] ancienne province de la Monarchie des Habsbourg désormais sortie de l'histoire<sup>10</sup>.

---

<sup>9</sup> Rose Ausländer, *Gesammelte Werke in sieben Bänden*, Bd. 3, *op. cit.*, p. 285. Les quatre langues auxquelles Rose Ausländer fait référence sont l'allemand, le roumain, l'ukrainien, le yiddish; s'y ajoutent, selon d'autres auteurs, le russe, le turc, le ruthénien et le hongrois.

<sup>10</sup> Paul Celan, *Gesammelte Werke in fünf Bänden*, Bd. 3, Frankfurt, Suhrkamp, 1983, p. 185.

Depuis la chute de la Monarchie des Habsbourg en 1918, la Bucovine appartenait à la Roumanie, mais la langue allemande ne disparut pas pour autant; parlée comme langue maternelle par une forte proportion de la population juive, l'allemand offrait à celle-ci une sorte de refuge identitaire, assurant, en réponse à la menace d'une assimilation forcée, la transmission des valeurs et la pérennité des traditions d'une époque passée. Détrônée par une autre langue dans les instances du pouvoir, l'allemand représentait alors un anachronisme capable de freiner le cours de l'histoire de la sujétion.

Dans l'esprit des deux poètes, Czernowitz et le paysage de leur enfance, la Bucovine, font figure de mirages d'un passé à jamais révolu se cristallisant en un lieu mythique où l'histoire des hommes s'écrit à la manière des contes et des légendes, où l'on entrerait dans la langue non pas pour en faire un outil, mais pour en explorer l'infinie richesse, imitant l'enfant qui, avant de chercher le sens, s'amuse avec les sons, les rythmes et leurs combinaisons infinies.

La première personne à mettre l'enfant au contact du monde et à l'initier à la parole est la mère. Aussi la mère occupe-t-elle une place centrale dans la biographie de Paul Celan et de Rose Ausländer. Pendant toute sa vie et dans de nombreux poèmes, Paul Celan ressuscite l'image de sa mère assassinée entre 1942 et 1943 par les nazis dans un camp de travail en Transnistrie. Rose Ausländer, elle, revient en 1931 à Czernowitz auprès de sa mère malade en renonçant délibérément à la sécurité de son domicile new-yorkais. C'est en terre maternelle, en *Mutterland* qu'elle se sent chez-soi, comme si le retour à la source de la vie pouvait la mettre à l'abri du danger de mort. La topographie du lieu de naissance se révèle double : elle correspond autant à un lieu géographique qu'à la figure de la mère.

Cette dimension allégorique de l'origine va en s'amplifiant dans le poème *Schwarzerde* (Terre noire, tchernozem) du cycle *Niemandrose* (La Rose de Personne) de Paul Celan.

|                                   |                             |
|-----------------------------------|-----------------------------|
| <i>SCHWARZERDE, schwarze</i>      | Terre Noire,                |
| <i>Erde du, Stunden-</i>          | toi, terre noire, horloge-  |
| <i>mutter</i>                     | mère                        |
| <i>Verzweiflung :</i>             | désespoir :                 |
| <i>Ein aus der Hand und ihrer</i> | Une quelque chose née de la |
| <i>Wunde dir Zu-</i>              | main et sa plaie pour       |
| <i>geborenes schließt</i>         | toi clôt                    |
| <i>deine Kelche.</i>              | tes calices <sup>11</sup> . |

À la différence de *Rose Ausländer* qui puise son espoir dans l'avènement d'une parole-matrie, Paul Celan met en évidence le lien entre la désespérance et l'anéantissement de la figure maternelle. En créant l'expression nominale *Stunden-mutter Verzweiflung*, il s'éloigne délibérément des principes de formation analogiques et métaphoriques du mot composé *Mutterland Wort*. Pour lui, la parole est synonyme de désespoir, *Verzweiflung*, et non pas, comme chez *Rose Ausländer*, de source de vie. À travers le néologisme *Stundenmutter*, il relie l'idée de l'origine à celle de la temporalité. Comme le montrent les deux apostrophes au début du poème, *Schwarzerde* et *schwarze Erde*, la détermination spatiale de l'origine s'avère tout aussi primordiale. L'enchaînement des trois complexes nominaux *Schwarzerde, schwarze Erde du, Stunden-mutter Verzweiflung* opère d'abord un glissement, puis une superposition et, enfin, une fusion des signifiés. L'invocation des terres fertiles du

<sup>11</sup> *Ibid.*, Bd. 1, p. 241. Les majuscules de « Terre Noire » sont censées permettre de distinguer entre *Schwarzerde*, un type de sol riche en humus caractéristique des steppes de l'Est européen, et *schwarze Erde*, la noirceur du sol. La traduction de *Stunden* par horloge intègre l'idée de *Stundenglas*, le sablier, allégorie du temps et de la mort.

pays natal se teint d'une noirceur qui culmine dans le désespoir. Paul Celan fait ainsi comprendre que le salut ne vient pas d'une parole reconquise et réhabilitée, mais se dessine au-delà des significations et des certitudes établies, là où s'opèrent les transferts entre nature organique et matière morte, matrice féconde et béance du sens, réceptacle et néant. Par son refus de l'usage commun de la parole et de ses significations figées, il s'expose en permanence au risque de se couper du monde, emportant avec soi le don de dire la vérité.

Les crimes des nazis à l'encontre des mères sont vécus par Rose Ausländer et Paul Celan comme annihilation du principe de vie. À travers le silence qu'engendre la disparition des mères et de la voix maternelle, se creuse l'abîme du néant. La confrontation avec le non-lieu de l'existence s'avère autrement plus inquiétante pour ces rescapés de la Shoah que ne l'est la perte de leur patrie, car elle s'opère sans le secours de la parole. Aussi leur réponse tarde-t-elle à venir. Pour recouvrer la parole, il leur fallut atteindre ce qui, comme le dit Paul Celan dans le discours de Brême, leur parut

accessible, proche et non perdue, au milieu de tant de pertes [...] : la langue. Elle, la langue, restait non perdue. Oui, malgré tout. Mais il lui fallut alors traverser ses propres absences de réponse, traverser l'horreur des voix qui se sont tues, traverser les mille ténèbres du discours porteur de mort. Elle traversa et ne trouva pas de mots pour ce qui était arrivé. Mais elle traversa cet événement et put remonter au jour, « enrichie » de tout cela<sup>12</sup>.

Cette formulation fait apparaître le retrait du sujet parlant par rapport à une langue qui, malgré son aliénation, est capable de se réengendrer. Paul Celan poursuit : « C'est dans cette langue que, au cours de ces années-là et de celles qui suivirent, j'ai essayé d'écrire

---

<sup>12</sup> Paul Celan, *op. cit.*, Bd. 3, p. 186.

des poèmes afin de parler, de m'orienter, afin de savoir où j'étais et où cela m'entraînait, afin de me donner un projet de réalité<sup>13</sup> ».

Les paroles de Paul Celan expriment son désarroi face à la langue allemande que la communauté de ses locuteurs, imprégnés de l'idéologie du sol et du sang, avait transformée en instrument de mort. Comme pour Rose Ausländer, il lui est impossible de partager la vie et la langue avec ceux qui l'en avaient banni. Sur le périple de sa fuite après l'arrivée de l'Armée Rouge à Czernowitz en 1944, Paul Celan s'arrête d'abord à Bucarest, puis à Vienne, avant de s'installer en 1948 à Paris. Il épouse en 1952 l'artiste graphiste Gisèle Lestrangé, fonde une famille, et obtient trois ans plus tard la nationalité française. À la même période, il entreprend ses premiers voyages en Allemagne où il est accueilli parmi les écrivains et critiques du Groupe 47. Ses poèmes connurent rapidement un vif succès; attributaire de plusieurs prix littéraires prestigieux, sa renommée allait en grandissant. Jamais il n'acceptera cependant l'idée de vivre et de travailler en Allemagne. En contrepartie, il continuera à écrire ses poèmes exclusivement en allemand, considérant que le bilinguisme n'existe pas en poésie du fait que « la poésie est l'incident fatalement unique de la langue<sup>14</sup> ». Ce point de vue, qu'il expose dans sa réponse à un sondage lancé en 1961 par la Librairie Flinker, ne l'empêche pas de traduire en allemand des poèmes d'auteurs d'origines et de langues aussi diverses que le français, le roumain, l'italien, le portugais, le russe, l'anglais, l'américain et l'hébreu.

Rose Ausländer, qui vit entre 1946 et 1964 en exil à New York, s'éloigne en l'occurrence bien plus encore de la langue allemande que Paul Celan. Pendant les dix premières années de cette période,

---

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 175.

elle compose ses poèmes en anglais. Son passage par une langue étrangère et l'influence des poètes Edward Estlin Cummings, William Carlos Williams et, plus particulièrement, de Marianne Moore, tous issus de l'avant-garde littéraire américaine, ont d'ailleurs durablement bouleversé son style d'écriture. Aussi enrichissante que se révéla la découverte de la langue anglaise, aussi abruptement Rose Ausländer en perdit-elle l'usage poétique. Elle commente cet événement comme suit : « Mystérieusement, comme elle fut venue, la Muse anglaise disparut. Aucune cause extérieure ne déclencha le retour à la langue maternelle. Secret de l'inconscient<sup>15</sup> ». Ses retrouvailles avec Paul Celan un an après sa reconversion à l'allemand en 1957 à Paris ont très certainement précipité l'émergence d'un projet poétologique radicalement moderne.

L'allusion de Rose Ausländer au poids de l'inconscient pour expliquer le rejaillissement de la langue maternelle n'est pas fortuite. Elle concorde avec la description de Julia Kristeva dans son ouvrage *La Révolution du langage poétique* d'un état fusionnel de l'être qui serait antérieur à l'acquisition de la fonction symbolique et du langage. Pour cerner de plus près cet état d'avant la séparation avec la matrice, nécessairement innommable, Kristeva retient le terme de *chora* sémiotique qu'elle emprunte au *Timée* de Platon. *Chora* « désign[e] une articulation toute provisoire, essentiellement mobile, constituée de mouvements et de leurs stases éphémères<sup>16</sup> ». En tant que rythme, la *chora* est « préalable à l'évidence, au vraisemblable, à la spatialité et à la temporalité<sup>17</sup> » et, faut-il le préciser, au positionnement du sujet. L'intention de Kristeva n'est pas de relater les différents stades du développement individuel, mais de formuler une théorie du sujet et du langage poétique à partir

<sup>15</sup> Rose Ausländer, *Gesammelte Werke in sieben Bänden*, Bd. 3, *op. cit.*, p. 287.

<sup>16</sup> Julia Kristeva, *La révolution du langage poétique*, Paris, Seuil, 1974, p. 23.

<sup>17</sup> *Ibid.*

d'une situation initiale de discontinuités. De même que la présence vitale de la *chora*, en d'autres termes du réceptacle maternel et nourricier, conditionne la constitution du sujet, de même la régression à l'état fusionnel d'avant la déchirure peut se solder par l'impossibilité de devenir soi et d'être chez-soi.

À condition de ne pas occulter les traumatismes de la *Shoah*, l'approche sémiotique de l'inconscient à travers la conceptualisation de l'espace maternel comme matrice des opérations signifiantes semble particulièrement adaptée pour éclairer les choix poétiques de Rose Ausländer et de Paul Celan. Alors que l'acquisition de la fonction symbolique est censée compenser le traumatisme de la séparation, Rose Ausländer et Paul Celan se heurtent à un discours qui les exclut. Mais au-delà de ses emplois détournés, la langue renferme un potentiel créatif dont l'espace maternel et nourricier appelé *Mutterland Wort* ou *Stunden-mutter Verzweiflung* révèle l'existence. Réceptacle et moteur du procès de signifiante, ce lieu sert de refuge à une parole sans patrie et, simultanément, de champ d'expérimentation pour une parole apatride ou, en référence aux travaux de Deleuze et Guattari, une parole déterritorialisée<sup>18</sup>. Ce deuxième aspect coïncide avec la modernité de l'écriture de Rose Ausländer et avec l'hermétisme de la poésie de Paul Celan.

N'est-ce pas là l'aboutissement d'une pensée que Hölderlin déploie dans les « Chants patriotiques » en rapprochant la perte de la patrie de l'avènement de l'homme moderne dans un monde sans repères et sans valeurs? Que ses hymnes dédiés au renouveau de la langue allemande et à l'éveil du sens de la communauté humaine tout entière aient pu nourrir l'idéologie abjecte du national-socialisme est bien une nouvelle preuve d'une vérité détournée, puis tue. « Ce qui demeure, toutefois,

---

<sup>18</sup> Voir Gilles Deleuze, en collaboration avec Felix Guattari, *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Éditions de Minuit, 1975.

c'est le don des poètes<sup>19</sup> », conclut Hölderlin dans son poème au titre tout aussi suggestif que programmatique *Andenken*, investissant la parole poétique de l'espoir de survivance et de la promesse de réparation. D'une acuité plus prononcée encore, le message d'« En souvenir de » se traduit chez Paul Celan et Rose Ausländer par l'incommensurable don de soi et de leur parole.

---

<sup>19</sup> Friedrich Hölderlin, « Andenken », dans *Sämtliche Gedichte*, Bd. 1, Detlev Lüders (dir.), Wiesbaden, Aula, 1989, p. 358-359.

## Références

- Adorno, Theodor, *Gesammelte Schriften in zwanzig Bänden*, Bda. 10, Frankfurt, Suhrkamp, 1997, 843 p.
- Ausländer, Rose, *Mutterland, Gedichte*, éd. par Berndt Mosblech, Köln, Braun Verlag, 1978, 72 p.
- Ausländer, Rose, « Alles kann Motiv sein », dans *Hügel aus Äther unwiderruflich. Gedichte und Prosa 1966-1975, Gesammelte Werke in sieben Bänden*, Bd. 3, Frankfurt, Fischer, 1984, p. 284-288.
- Ausländer, Rose, *Gesammelte Werke in sieben Bänden*, Bd. 3, Frankfurt, Fischer, 1984.
- Ausländer, Rose, *Gedichte*, trad. par G. F.-K., Frankfurt, Fischer, 2010 [2001], 381 p.
- Celan, Paul, *Gesammelte Werke in fünf Bänden*, Bd. 1 et 3, Frankfurt, Suhrkamp, 1983.
- Deleuze, Gilles, en collaboration avec Félix Guattari, *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Éditions de Minuit, 1975, 159 p.
- Heidegger, Martin, *Brief über den Humanismus*, Frankfurt, Vittorio Klostermann, 1951, 47 p.
- Heidegger, Martin, « Der Ursprung des Kunstwerks » in *Holzwege*, Gesamtausgabe Bd. 5, Frankfurt, Vittorio Klostermann, 1977, p. 382.
- Heidegger, Martin, *Chemins qui ne mènent nulle part*, traduit de l'allemand par Wolfgang Brokmeier, Paris, Gallimard, 1980, 319 p.
- Hölderlin, Friedrich, « Andenken », dans *Sämtliche Gedichte*, Bd. 1, Detlev Lüders (dir.), Wiesbaden, Aula, 1989, p. 358-359.
- Kristeva, Julia, *La révolution du langage poétique*, Paris, Seuil, 1974, 646 p.